

Générosités spontanées

Les anecdotes qui vont suivre se sont déroulées entre Taroudant et Tiznit, sur une période de 11 jours. C'est au cours de la traversée de l'Anti Atlas marocain, dernier massif montagneux avant le désert, que se sont successivement produites ces « générosités spontanées » à notre égard de la part de Marocains totalement inconnus. 7 petites histoires, 7 grands moments. Où l'on se sent ému, heureux, humble et presque gêné, d'où l'on ressort nourri, instruit, grandi et presque confiant - je veux dire en l'Homme-.

Au matin du 26 décembre, nous sommes à 2100 mètres au col du Tizi N'Test , à une centaine de km au Sud de Marrakech. Devant nous, 35 km de descente vers la plaine puis 50 km de plus pour rejoindre Taroudant. Nous faisons escale à Aït Yazza, peu avant Taroudant, point de convergence avec la route pour Tafraout puis Tiznit.

Aït Yazza est une petite ville, il n'y a pas d'hôtel. Nous nous rendons à la municipalité, rencontrons le Pacha – maire – et lui demandons l'hospitalité. Il nous la refuse mais appelle un de ses employés et semble lui suggérer de nous accueillir. L'homme y consent et nous emmène chez lui. Au pied d'un vieux palais aujourd'hui transformé en bel hôtel, Hamid possède une sorte de double maison avec deux cours et la possibilité de passer de l'une à l'autre par les terrasses. L'une est pour la famille, l'autre est pour nous ! C'est, dit-il, la maison des visiteurs. Pourtant, avec le minimalisme qui caractérise les demeures marocaines populaires, il semble y avoir tout ce qu'il faut pour vivre. Des femmes – épouse et belle-sœur d'Hamid – viennent nous voir avec les enfants et nous servent du café et des gâteaux. Plus tard, nous sommes dans la chambre, on nous appelle dans le salon. Sur la table est posé du pain et dans un plat à tajine, un petit poulet entier dont nous ne laisserons que les os. On nous sert, on nous laisse seuls, nous sommes assez gênés. Plus tard encore, Hamid revient accompagné de deux amis, tous un peu éméchés, avec de la vodka et un alcool local. C'est grâce à l'un de ces amis, Ouianry, que nous apprenons qu'au cours de l'entretien avec le Pacha, ce dernier a demandé à Hamid si nous pouvions camper près de sa maison pour la nuit. Hamid lui a répondu : « Ils vont venir, pas près de ma maison, mais dans ma maison ». Sur ce, nous sommes sortis, sommes allés nous rafraîchir tandis que lui téléphonait à sa famille pour leur annoncer notre arrivée et qu'il fallait donc que sa femme et ses enfants quittent leur partie de maison afin de nous la laisser. Toute la famille, environ huit personnes, se retrouve donc dans la demi-maison de la soeur tandis que Flo et moi occupons l'autre moitié ! Nous avons fait quelques chansons, donné un peu d'argent et remercié mille fois ; en regard, c'est bien peu.

Le lendemain, c'est vendredi, jour du couscous. Dans un petit café-pâtisserie, nous demandons au serveur s'il connaît un endroit où nous pourrions manger un couscous.

- Non, y'a pas de restaurants ici !
- Ah bon ? Vraiment ?
- Non, désolé !
- Tant pis, c'est pas grave ! Merci !
- Attends, attends... reviens ici à midi et demi et ça y est.
- Quoi ? Le couscous ?
- Ca y est.
- Très bien, à midi et demi.

Petit passage sur Internet, on visite le soukh et on revient. On s'installe à une table à l'extérieur, il est 12H40, et on attend tranquillement, en écrivant un peu.

Au bout d'une petite heure, le gars nous demande de nous mettre à l'intérieur et nous sert un beau couscous pour deux, dans la pâtisserie. Après le thé, nous demandons la note. «Rien du tout... Ah si ! 10 dirhams pour le thé ! Le couscous, c'est offert ! » ça se passe de commentaires !

Tiout est un petit village au pied des montagnes de l'Anti-Atlas. Lieu prisé par les touristes pour sa très belle palmeraie. Nous nous y rendons, pensant y camper. Peu avant de l'atteindre, un jeune type nous salue, pose deux ou trois questions et nous invite chez lui. Chez lui, c'est aussi et surtout chez Ismaïl. Issam partage avec lui la petite échoppe du sculpteur de Tiout, une pièce d'environ 10m carrés de surface. Nous y passerons une très belle soirée, avec l'harmonica d'Ismaïl, ma guitare et les voix de chacun. Issam nous enseigne l'arabe, nous caricature avec brio, nous cuisine un délicieux tajine et nous parle de son projet de complexe touristique, Ismaïl nous enchante par sa simplicité, son talent de sculpteur et la naissance d'un éléphant de pierre en un peu moins d'une journée. Au cours de nos conversations, je lance tout à coup que nous sommes le 28 décembre et que ma sœur a 25 ans. Ismaïl se lève, décroche un objet du mur et me le tend : « un cadeau pour ta sœur ! » ce n'est pas grand chose mais quel geste !

Nous les quittons à regret et le soir atteignons Imaridèn, un tout petit village dans les hauteurs. Beaucoup de gens sont réunis sur la petite place le long de la route, cela ne prend guère de temps pour que l'on nous installe gratuitement dans une petite pièce nue et propre d'un restaurant en construction. Laarbi, résidant habituellement à Casablanca, s'occupe particulièrement de nous et, devant notre insistance à payer notre repas, nous indique l'unique « estaminet » du coin situé à environ 50 m de là. Nous nous changeons, nous nous reposons un peu avant de ressortir près d'une heure et demi plus tard pour aller dîner. Laarbi est toujours là, dans le noir et le froid, à nous attendre pour nous conduire. Avec son cousin, ils commandent pour nous et s'assurent que nous sommes bien restaurés, refusant au passage notre invitation à partager le repas. Le lendemain matin, nous nous levons tôt et au sortir de la « chambre » retrouvons Laarbi qui de nouveau nous conduit au café pour le petit-déjeuner. Il ne nous a rien demandé, il nous a chaperonnés. Gentil, courtois et affable, il a fait d'une étape un peu austère un vrai moment d'humanité.

Quelques jours plus tard, l'étape est dure dans les montagnes en direction d'Igherm. Au terme d'une belle montée, nous faisons halte dans un petit village berbère pour déjeuner. Il fait très beau, quelques habitants sont dehors ; après les salutations, nous nous installons près d'une fontaine. Nous sortons nos victuailles et commençons notre repas. Les habitants du village sortent peu à peu et se pressent autour de nous. Des femmes, des enfants, des vieillards et quelques hommes plus jeunes. On parle un peu arabe, un peu en français, ça les fait rire. Ils décident que nous sommes mal installés alors hop, l'un amène une table, l'autre des chaises, un autre encore nous apporte de l'huile d'olive, une femme nous sert du thé et la pause-déjeuner devient festin. L'appareil-photo fait fuir les femmes. Peu importe, nous le rangeons, le souvenir est inscrit. Quand nous repartons, les côtes semblent moins difficiles.

Un km après la sortie d'Igherm, une route sur la gauche et un panneau indiquent Taфраout à 85 km, il est 10H du matin. A 18H, 80 km et une crevaision plus loin, nous atteignons le col. Taфраout est à 20 km et la nuit vient de naître. 15 km de descente puis 5 à remonter, dans le noir avec un vent froid et cinglant. On n'en mène pas large sur les vélos, on est glacés, les doigts crispés sur les freins, les yeux plissés pour tenter de voir la route. Sale moment ! 3/4 d'heure pour faire la descente, quelques frayeurs mais pas de chute ni d'accident. Une sorte de petite ville en bas, ce n'est pas Taфраout mais Ammelne. Personne dans les rues, si, à droite, un homme. Je vais vers lui, j'ai le souffle court, je tremble, Flo et moi sommes à bout, je lui explique notre situation. Nous devons rejoindre Taфраout et l'hôtel Tanger à

60 dirhams mais la crevaision plus les 20 bornes d'erreur sur le panneau nous ont mis dedans et là, on n'en peut plus ! Il dit :

- Tafraout est à 5 km et ça monte ! Il y a un hôtel à côté.
- Bel hôtel, nous l'avons vu au passage, mais sans doute bien trop cher.
- Pas de problème, j'en suis le réceptionniste ! Je vous fais la chambre à 60 dirhams.

J'ai envie de l'embrasser. La chambre est très belle, avec douche chaude et, véritable luxe, petit chauffage d'appoint électrique. On a dormi comme des bébés, au chaud ! Au Maroc, l'hiver, c'est rare !

Pour finir, le 6 janvier, nous arrivons à Tiznit et prenons une chambre dans un hôtel un peu à l'opposé de celui d'Ammelne. Le patron est un homme d'une soixantaine d'années, rondouillard, au visage bonhomme souligné par un léger strabisme convergent, Mohammed. Pas de douche dans l'hôtel, nous lui demandons où se trouve le hammam. Considérant que celui du coin n'est pas assez bien, il nous conduit dans un autre près de chez lui ; hammam très beau en effet, très chaud et réparateur. On en ressort la peau à vif, un peu au-delà du « propre », ne souhaitant plus qu'une soupe et au lit ! C'est sans compter Mohammed qui nous attend à la sortie et nous emmène chez lui.

Thé, tagine, télévision, tout est pour nous ; il a toutes les chaînes françaises et nous colle devant LCP, une émission sur les chanteurs français et l'engagement politique –antisocial, tu perds ton sang-froid !- Bénabar est invité, on croit rêver. Mais revenons à Mohammed qui se lève tôt le lendemain pour visiter sa femme vivant à la campagne. Il nous propose de dormir chez lui, s'excusant par avance de nous réveiller de bonne heure. Nous lui rappelons que nous dormons dans son hôtel où sont toutes nos affaires. Il nous raccompagne au bout de la rue, envoie un type à vélo chercher un taxi qui nous dépose juste devant la porte de l'hôtel : n'est-ce pas ce qu'on appelle le sens du service ?

Dire « les Marocains sont gentils, accueillants, généreux » laisse entendre que d'autres peuples ne le sont pas. Aussi, je dirais plutôt que les marocains sont majoritairement moins enclins à l'indifférence que, notamment, nous le sommes dans nos sociétés occidentales. Cet « intérêt » envers autrui et qui s'attache en premier lieu aux membres de la famille, a néanmoins ses revers. Ils s'engueulent, ils se critiquent –combien de fois avons-nous entendu un Marocain dire du mal des Marocains !- ils se plaignent parfois du manque d'intimité ou de discrétion, mais ils se considèrent. Ils se regardent. Ils s'apprécient, que ce soit en bien ou en mal. L'indifférence engendre l'oubli qui met au ban de la société une partie de ses membres. L'empathie génère une attitude plus ouverte, moins centrée sur soi. Loin pour autant d'accéder à l'idéal, la société s'en trouve être plus solidaire.

Nous, touristes français, bénéficions de cet altruisme sans doute parfois en faisant vibrer la corde de l'argent ; nous l'avons appris à nos dépens et la leçon est retenue. Mais le plus souvent, à l'instar de ces sept histoires, la générosité marocaine s'est exprimée sur le mode de la sincérité, du respect et de l'estime.